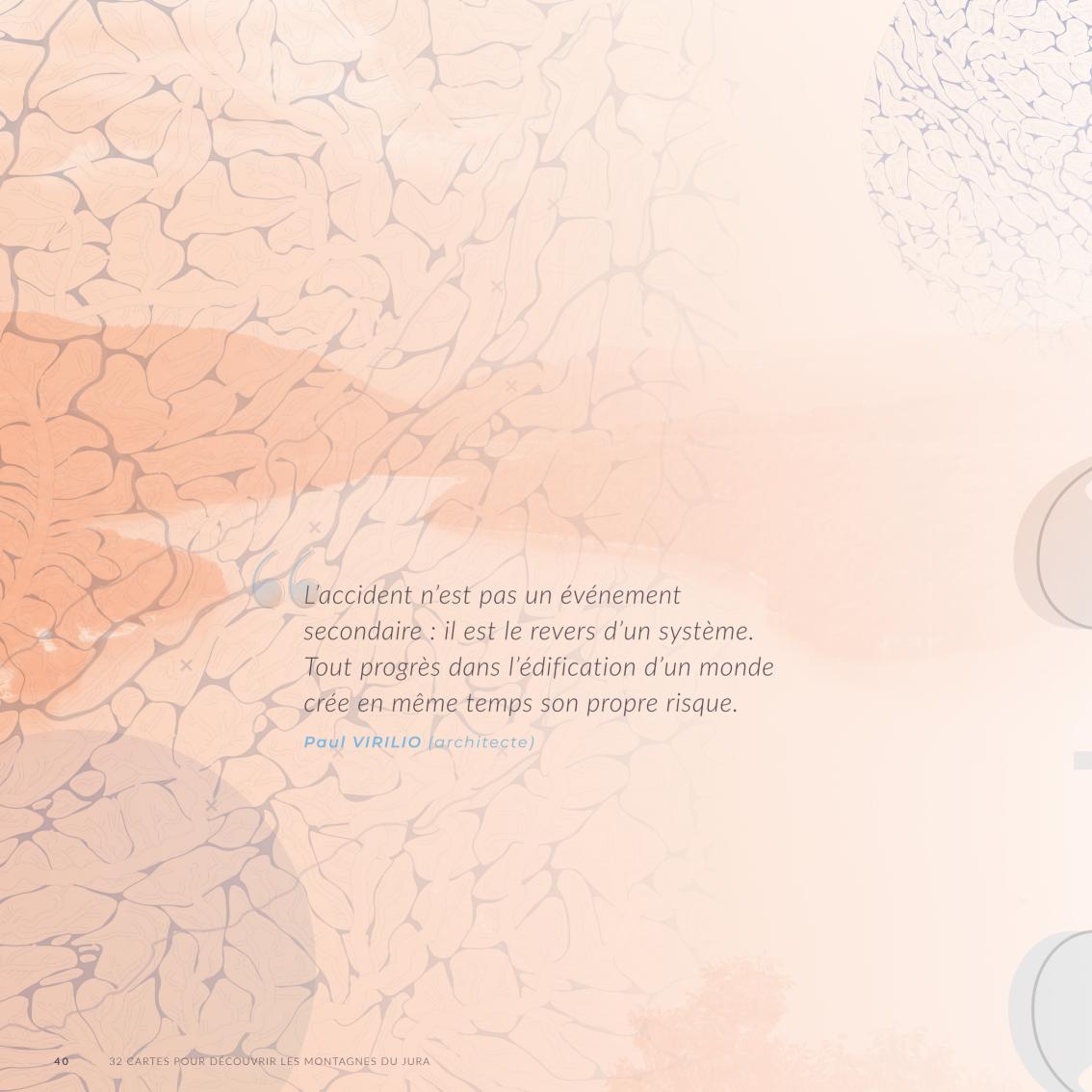


LECLIMATET LES RISQUES NATURELS Un territoire où les mutations climatiques

et les risques émergents interrogent...





La rivière du Doubs, à Besançon, département du

Doubs.



Cascade des Tufs, Baume-les-Messieurs, département du Jura.



Vue aérienne du Lac de Saint-Point, département du Doubs.



3.1

LOCALISATION DES ÎLOTS DE CHALEUR

2022

A terme et dans un contexte de changement climatique accru, le phénomène d'îlot de chaleur pourrait devenir un enjeu majeur de santé publique et d'aménagement urbain.

Le phénomène d'îlot de chaleur se manifeste par des températures sensiblement plus élevées dans les milieux bâtis ou agricoles que dans les zones forestières, de jour comme de nuit. Dans un contexte de changement climatique, son intensification constitue un enjeu croissant.

Afin de mieux en appréhender les mécanismes dans les montagnes du Jura, une cartographie des températures de surface a été réalisée à partir d'images satellites infrarouges (Landsat – USGS, août-septembre 2022), lors d'une journée de canicule. Ce traitement a permis de localiser avec précision les zones de surchauffe, mais aussi les îlots de fraîcheur, tout en quantifiant leur intensité en degrés Celsius et en les corrélant à l'occupation du sol.

Une nette variation thermique s'observe entre les parties occidentale et orientale du massif, fortement liée à la répartition de la couverture forestière. Les zones de basse altitude à l'ouest, plus anthropisées, enregistrent des températures élevées, pouvant localement excéder 35 °C. À l'est de Lons-le-Saunier, certaines communes connaissent des températures moyennes

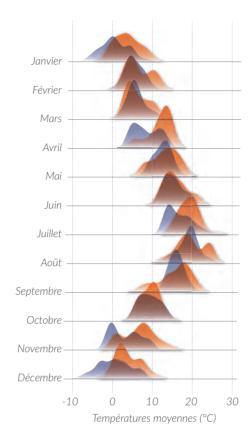
maximales supérieures à 36 °C, comme à Fay-en-Montagne (36,7 °C). Le record a été relevé à Saint-Jean-le-Vieux, au nord d'Ambérieu-en-Bugey, avec 43,6 °C.

Les zones urbanisées et plus particulièrement industrielles et commerciales apparaissent comme des foyers marqués d'îlots de chaleur, à l'instar des villes de Pontarlier, Besançon ou La Chaux-de-Fonds, où les températures maximales de surface excèdent régulièrement les 35 °C en été.

À l'inverse, les secteurs d'altitude à forte densité forestière jouent un rôle de régulateur thermique. La commune de Giron, située à l'est d'Oyonnax, offre un exemple notable, avec une température moyenne de surface de 19,3 °C durant l'épisode caniculaire. Ce différentiel thermique souligne l'importance de l'exposition ainsi que des trames végétales et boisées dans l'atténuation des effets de surchauffe.

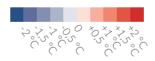
À terme et dans un contexte de changement climatique accru, le phénomène d'îlot de chaleur pourrait devenir un enjeu majeur de santé publique et d'aménagement urbain. La lutte contre la surchauffe urbaine passera nécessairement par une réintégration progressive de la végétation dans les espaces urbanisés, une meilleure conception des formes bâties (matériaux, couleurs, orientation...), ainsi qu'une attention particulière portée aux zones commerciales et industrielles, aujourd'hui fortement émissives / restitutives de chaleur.

Températures moyennes observées à Besançon (1980 - 2020)

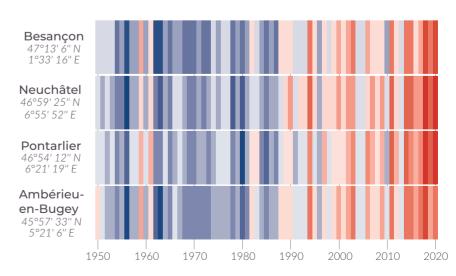


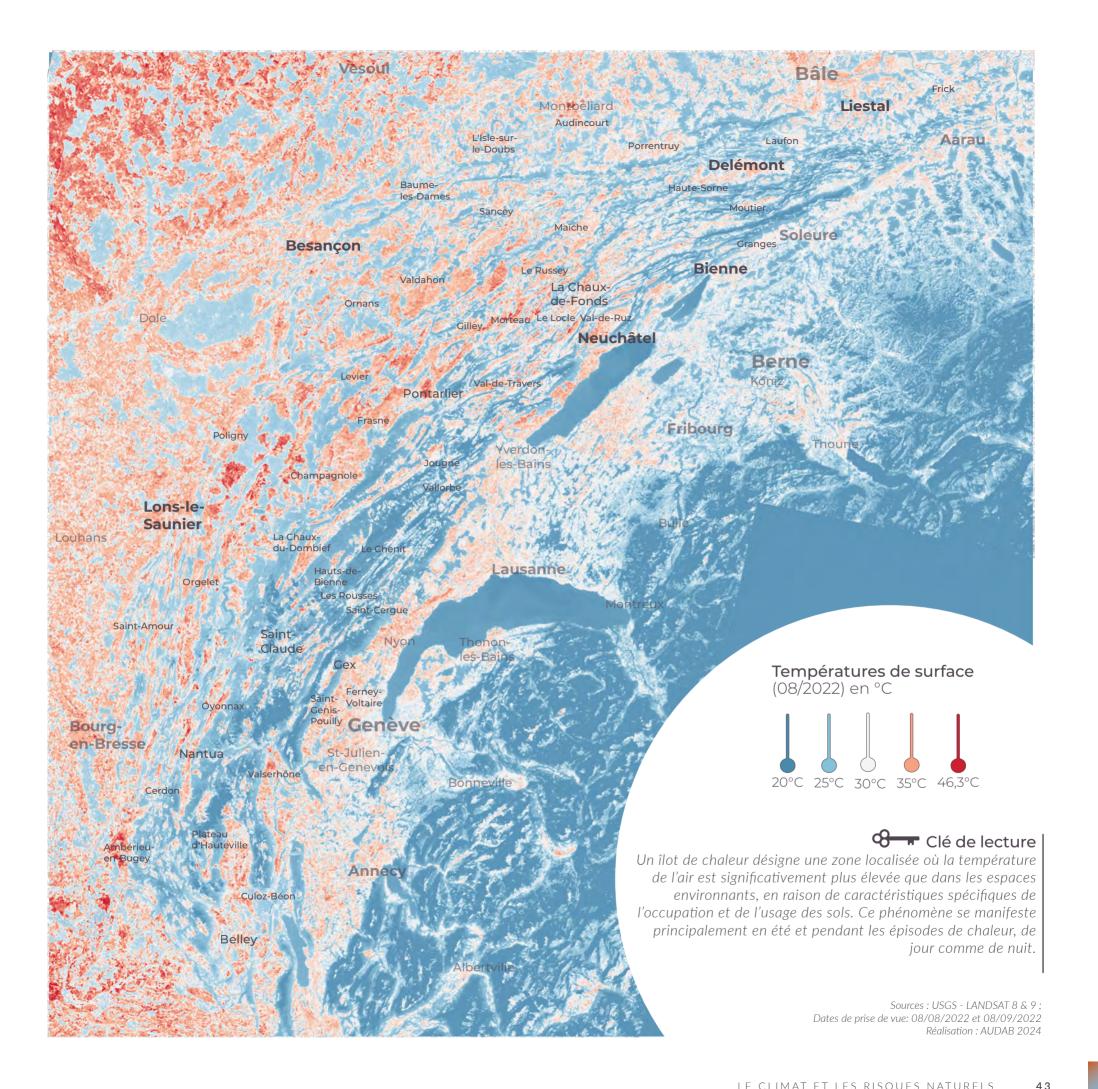
Comparaison des écarts de températures annuelles sous différentes latitudes (1960 - 2020)

En degré par rapport à la moyenne de la période de référence (1981-2010)



Chaque trait vertical représente une année et sa couleur l'écart par rapport à la moyenne de la période de référence





PRÉCIPITATIONS

1991 - 2020

Sous l'influence dominante des perturbations atlantiques, les montagnes du Jura accueillent une pluviométrie abondante et régulière, modulée par l'altitude.

Les cumuls annuels atteignent jusqu'à 2 000 mm sur les crêtes principales, tandis que les premiers et deuxièmes plateaux reçoivent entre 1 300 et 1 800 mm. À l'ouest, les contreforts jurassiens en transition avec la plaine de Bresse enregistrent des valeurs plus modestes, proches de 1 100 mm. Cette hiérarchie pluviométrique confère au massif jurassien un régime montagnard contrasté, structurant sensiblement les paysages et les usages.

Ces différences pluviométriques s'expliquent principalement par l'effet orographique. En s'élevant contre les reliefs, l'air humide venu de l'ouest se refroidit, se condense et génère d'importantes précipitations, notamment sur la Haute Chaîne située à l'est du massif. À l'inverse, certaines dépressions intra-montagnardes, comme la vallée de Joux ou le plateau de Champagnole, bénéficient d'un abri relatif, avec des cumuls légèrement inférieurs.

Sur le versant oriental, la baisse progressive des précipitations résulte de l'effet d'ombre pluviométrique induit par les hauteurs de la Haute Chaîne. De ce fait, le versant suisse, bien que globalement

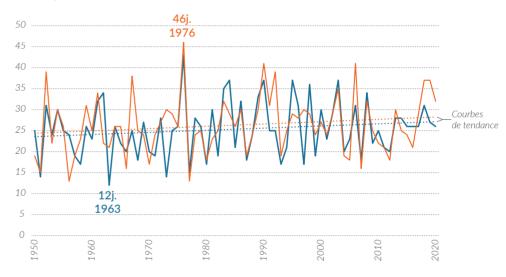
moins arrosé, conserve des précipitations marquées, notamment en hiver, lorsque la neige prend le relais des pluies. Ce cycle hydrique global alimente un réseau hydrographique dense – Doubs, Ain, Orbe – ainsi que de nombreuses nappes souterraines, favorisées par la perméabilité des formations calcaires du Jura.

Cette perméabilité est l'une des caractéristiques majeures du milieu karstique, omniprésent dans les montagnes du Jura. Les roches calcaires, fissurées et solubles, donnent naissance à un réseau complexe de galeries, de gouffres et de résurgences, qui modifie profondément le fonctionnement hydrologique du massif. Dans ce contexte, les eaux de pluie s'infiltrent rapidement dans le sous-sol, limitant parfois l'écoulement en surface malgré une pluviométrie importante. Ce phénomène explique la présence de rivières intermittentes ou de pertes visibles, où l'eau disparaît brutalement dans le sol, ce qui rend la ressource en eau difficilement mobilisable.

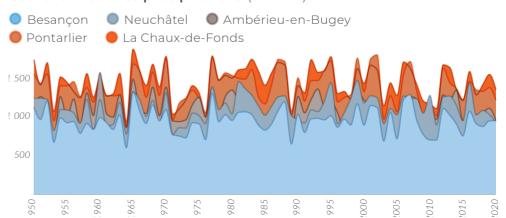
Cette pluviométrie soutenue joue un rôle déterminant dans l'organisation des milieux naturels et des activités humaines. Elle favorise le développement de hêtraies-sapinières sur les versants humides et permet une agriculture de moyenne montagne, fondée sur l'élevage et les productions laitières. Elle constitue également un levier pour la production hydroélectrique et pour l'alimentation en eau potable de nombreux territoires en aval.

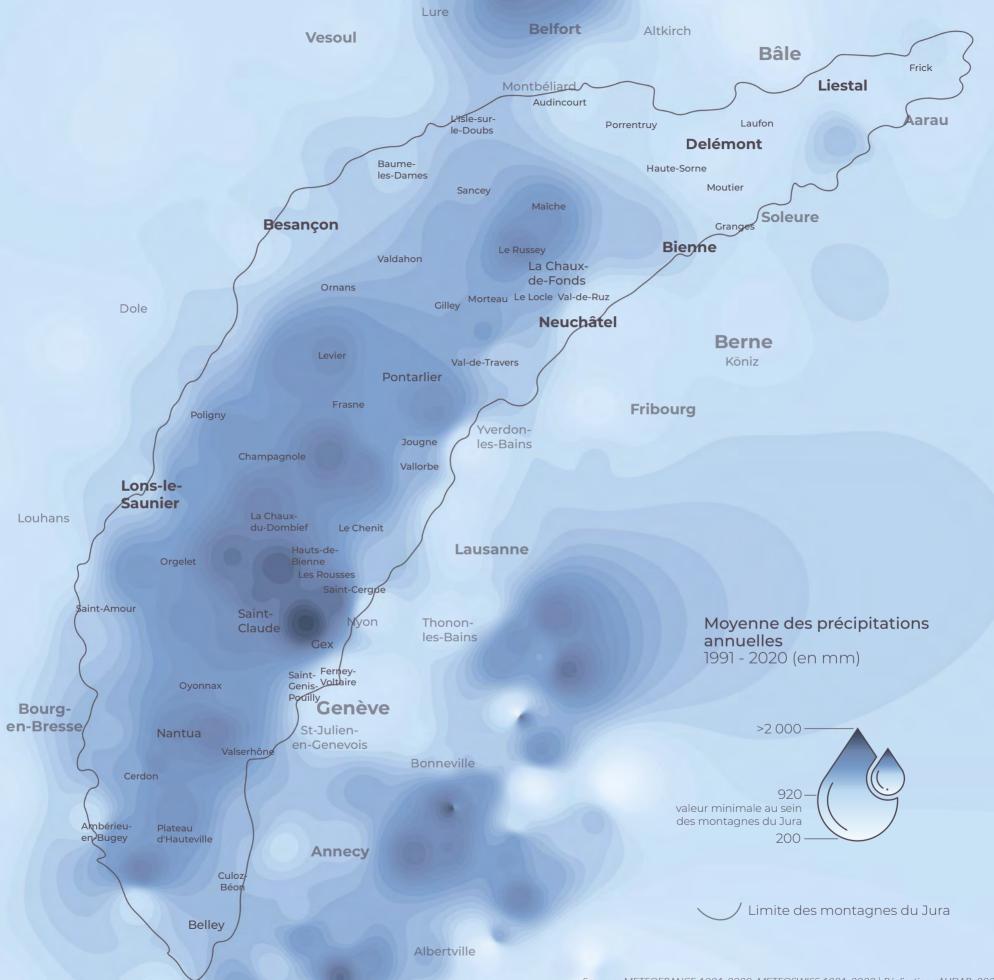
En définitive, le régime pluviométrique jurassien, étroitement lié aux effets du relief et aux masses d'air océaniques, façonne les dynamiques paysagères, agricoles et hydrauliques du massif. Sa régularité, bien que favorable, impose une gestion durable de la ressource en eau, notamment dans les zones humides sensibles, face à des projections climatiques annonçant une accentuation des contrastes saisonniers et une plus grande variabilité interannuelle.

Nombre maximum de jours consécutifs sans précipitations (< 1 mm) Besançon et Neuchâtel (en jour)



Cumul annuel des précipitations (en mm)





45

DÉBITS DES COURS D'EAU

2023

Ces dernières années, les rivières du massif du Jura ontété confrontées à desétés particulièrement chauds, entraînant une baisse notable des débits, notamment en 2023.

Les graphiques présentés ici comparent les débits mensuels moyens de cette année avec ceux observés durant la période de référence 1981-2010, offrant une lecture claire de l'évolution hydrologique de plusieurs cours d'eau emblématiques, tels que le Doubs, la Loue ou l'Ain.

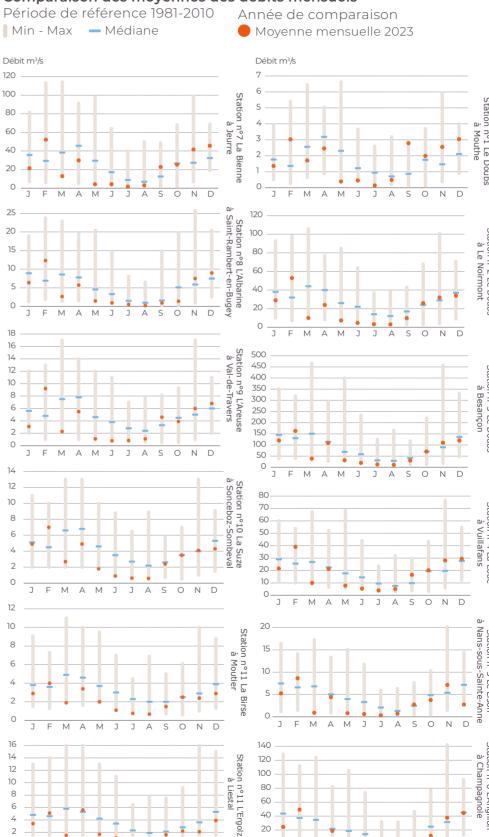
De manière générale, une diminution des débits estivaux se confirme. Durant les mois de juin à septembre 2023, les écoulements moyens relevés à diverses stations sont nettement inférieurs aux normales historiques. Ce déficit est particulièrement marqué sur les bassins versants situés à moyenne altitude, traditionnellement alimentés par la fonte des neiges printanières.

Si la comparaison d'une seule année avec une moyenne trentenaire ne suffit pas à affirmer un basculement définitif des régimes hydriques, la tendance observée s'inscrit dans une dynamique plus large liée au réchauffement climatique. Celui-ci agit sur plusieurs leviers: hausse de l'évaporation, réduction des précipitations nivales et diminution des réserves neigeuses, essentielles pour alimenter les cours d'eau en période sèche. Les montagnes du Jura, où la fonte progressive de la neige régulait jusque-là les apports estivaux, se trouvent ainsi particulièrement exposées.

La baisse des débits n'est pas sans conséquences pour les milieux aquatiques. Ces derniers dépendent d'une certaine stabilité dans les apports hydriques pour maintenir leur biodiversité, leurs cycles biologiques et la qualité de l'eau. La raréfaction des écoulements fragilise les habitats, limite la capacité d'autoépuration des cours d'eau, et accentue les phénomènes de réchauffement des eaux, délétères pour la faune piscicole.

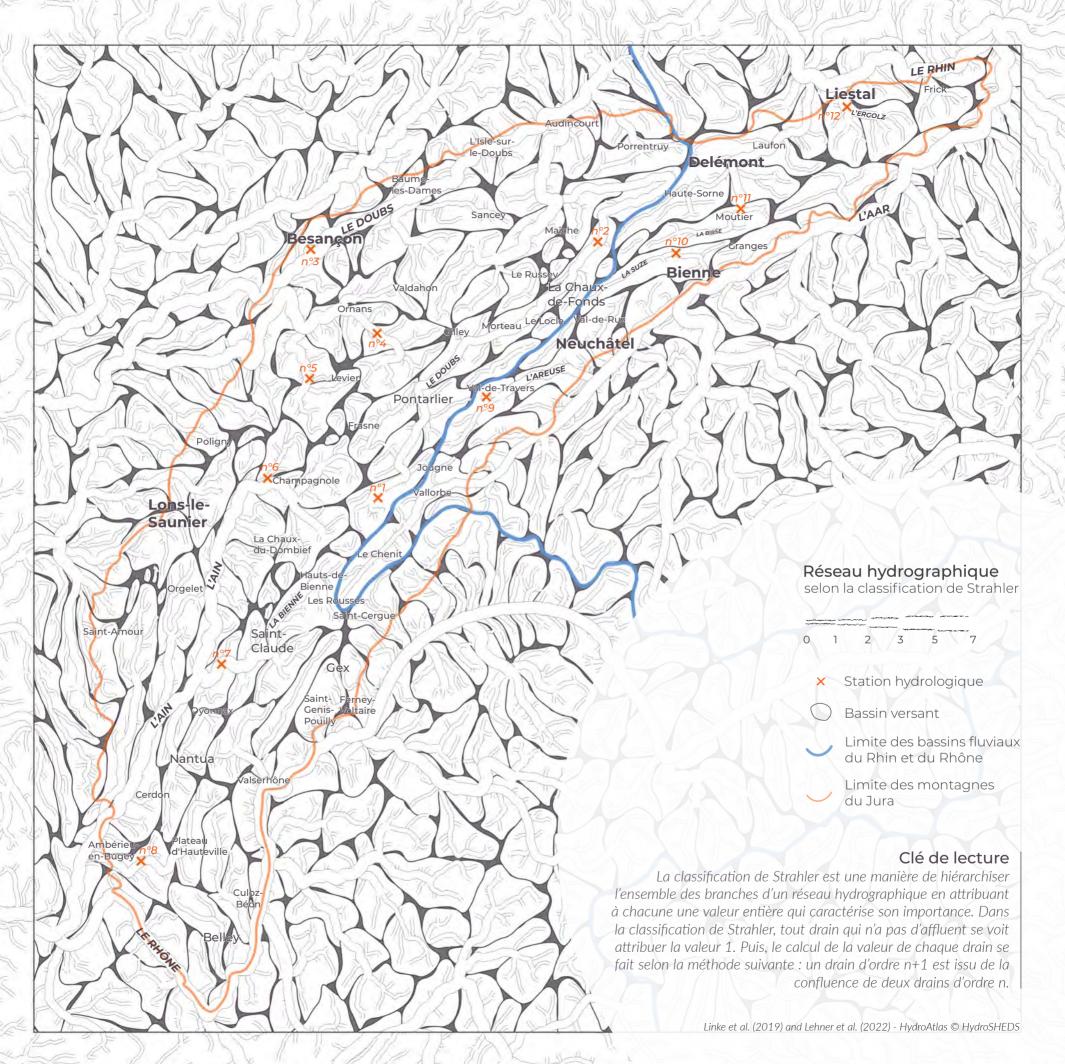
Ces évolutions soulèvent des enjeux majeurs pour la gestion de l'eau dans le massif du Jura. Face à l'amplification attendue des épisodes de sécheresse, il semble impératif de renforcer les politiques d'adaptation et ce, de manière coordonnée de part et d'autre de la frontière.

Comparaison des moyennes des débits mensuels



S

0





L'analyse des séismes survenus entre 1962 et 2021 dans le massif du Jura met en évidence une activité sismique réelle, bien que modérée.

Sur cette période, 962 séismes ont été enregistrés, dont une large majorité (871) de magnitude inférieure à 3. Les épicentres se concentrent principalement au nord du massif, en lien avec l'activité tectonique du fossé rhénan, structure géolo-

gique particulièrement instable.

Si la plupart des événements restent faibles et peu perceptibles, certains épisodes s'avèrent plus significatifs. Le séisme du 23 février 2004, d'une magnitude de 5,1, survenu entre Baume-les-Dames et Besançon à 20 km de profondeur, en est un exemple : il a provoqué des fissures sur des bâtiments et une coupure généralisée d'électricité à Besançon. Ce type d'épisode, bien que rare, rappelle la vulnérabilité ponctuelle de certaines infrastructures. notamment en milieu urbain.

Le Jura n'est pas un massif passif : il continue de se déformer sous l'effet des forces de compression entre la

plaque africaine et la plaque eurasiatique. Cette lente dynamique tectonique se manifeste par un plissement progressif des couches géologiques, générant une sismicité diffuse et peu profonde. Si l'intensité de ces séismes reste faible, leur fréquence et leur étendue spatiale justifient une attention soutenue, d'autant qu'ils peuvent être ressentis sur de larges territoires.

962 séismes enregistrés

entre 1962 et 2021 *dont*

871 séismes

avec une magnitude inférieure à 3

90 séismes avec une magnitude

comprise entre 3 et 5

1 séisme

avec une magnitude supérieure à 5

(Baume-les-Dames février 2004)

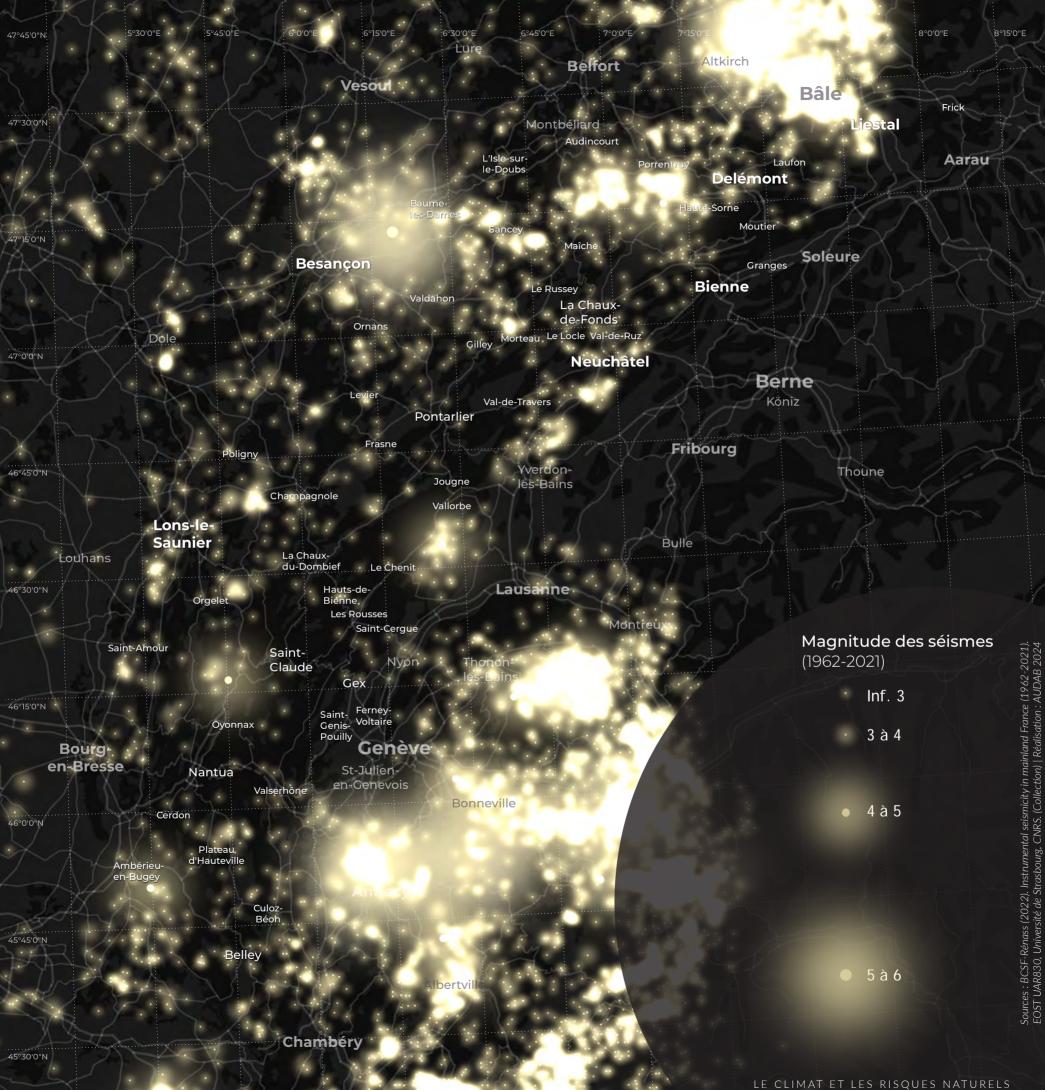
Clé de lecture

L'échelle de Richter est une échelle logarithmique utilisée pour mesurer la magnitude des séismes, c'est-à-dire l'énergie libérée lors d'un tremblement de terre. Elle attribue une valeur numérique à un séisme, où chaque point sur l'échelle représente une multiplication par 10 de l'amplitude des ondes sismiques enregistrées, et environ 32 fois plus d'énergie libérée. Par exemple, un séisme de magnitude 6 libère environ 32 fois plus d'énergie qu'un séisme de magnitude 5.

Magnitude et profondeur des 26 plus gros séismes ressentis

entre 1962 et 2021

profondeur 0 Km Année 670 1983 3



. 8°30'0"E